

Université Libre de Bruxelles – Séminaire d’Emmanuel DANBLON

(23 avril 2010)

LA DIVINATION DANS LE DESORCELEMENT BOCAIN

Par Jeanne FAVRET-SAADA

Ce que je vais vous dire aujourd’hui se fonde sur un travail de terrain effectué entre 1969 et 1972 dans le Bocage de l’Ouest français. Dès le début et jusqu’au dernier livre que j’ai publié sur le sujet en 2010, mon objectif scientifique a été de produire une description ethnographique digne de ce nom. Cela exige qu’on commence par trois étapes généralement escamotées.

1. En premier lieu, il faut choisir un fait social qui focalise l’intérêt des indigènes plutôt que de partir d’un besoin supposé de la théorie anthropologique.
2. Ensuite, il faut prendre le temps d’entrer en contact avec ce fait-là, en notant avec soin les conditions de son approche. Explorer par exemple les désignations indigènes de ce fait social, et analyser le fonctionnement dans les conversations locales.
3. C’est alors seulement qu’on peut nommer la catégorie générale dans laquelle l’anthropologie pourrait ranger ce fait social : ce n’est souvent pas celle que l’état présent de la littérature scientifique faisait prévoir.

Ainsi, mes collègues pensaient que je travaillais sur la « sorcellerie », sans s’inquiéter du fait que les Bocains ne prononcent jamais un tel mot. Car les Bocains ne

parlent de situations liées à des sorts jetés que dans le cadre du « désorcèlement », de la consultation d'un « désorceleur » susceptible de les sortir de la répétition des malheurs.

Or, si l'on suit les indigènes dans leur caractérisation du fait social pertinent comme « désorcèlement », il n'illustre aucun des problèmes théoriques que l'ethnologie à assigne à la « sorcellerie ». Par contre, le désorcèlement s'inscrit d'emblée dans le champ des techniques d'évasion des malheurs répétés. Ce champ comporte d'une part l'ensemble des thérapies (depuis la psychanalyse urbaine jusqu'aux rituels d'afflictions africains) ; et d'autre part les techniques spirituelles ou comportementales qui permettent de réorienter son existence dans une voie nouvelle (par exemple, l'enseignement de Tchouang-Tseu).

Le désorcèlement

Venons-en au désorcèlement. Deux sortes d'agents y sont engagés : un certain nombre de désorceleurs (professionnels mais clandestins) disséminés sur le territoire ; et leur clientèle de familles paysannes victimes de malheurs répétés et incompréhensibles, attribuables à l'action magique d'un sorcier.

« Croire » ou « ne pas croire » dans les sorts, ce n'est jamais un état mental stable, ni chez les familles dans le malheur, ni chez leurs désorceleur. A l'instar de tous les Français, les Bocains respectent en général les exigences de la pensée positive. Mais, comme tout ceux qui sont pris dans des malheurs répétés et incompréhensibles – qu'il s'agisse de névrosés de la ville ou d'ensorcelés du Bocage –, ils répondent, à leur manière, locale, à la question soulevée par les événements *atypiques* dont ils sont les jouets. Ils mobilisent alors une formation culturelle léguée par leur tradition, toujours avec réticence, de façon provisoire et dans des circonstances précises. Cette formation culturelle s'accorde d'ailleurs, ainsi que je l'ai montré dans *Désorceler*, avec l'organisation juridique de l'exploitation agricole familiale selon le droit français de l'époque. Au départ, la consultation d'un désorceleur engage seulement les consultants à déplorer l'atopie des événements qu'ils subissent, et elle exige seulement que les consultants posent, à titre d'hypothèse, la non-impossibilité de la sorcellerie en général et celle de leur propre ensorcellement en particulier.

La tradition sorcellaire (c'est-à-dire, les récits de sorcellerie qu'on se fait entre soi dans des situations très circonscrites) fournit à tous les Bocains un lot commun d'idées et de pratiques. Transmise par les deux sortes d'agents de la sorcellerie, cette tradition fournit un schéma directeur dans lequel les ensorcelés peuvent reconnaître les linéaments de leur histoire, et que les désorceleurs enrichissent de leurs pratiques et de leurs récits personnels -- tous éléments qu'ils élaborent peu à peu de façon autonome. Car au contraire de ce qui se passe, par exemple, dans les rituels d'affliction africains, la fonction de désorceleur ne fait pas l'objet d'un processus d'initiation attestant publiquement qu'une transmission de savoirs et de pouvoirs symboliques a bien eu lieu.

Sa justification, un désorceleur la trouve dans deux éléments : d'une part, le récit des premiers épisodes au cours desquels des paysans dans le malheur ont reconnu qu'il possédait de la « force » ; d'autre part, la possession d'un « livre » de magie qui lui est souvent parvenu par un circuit étranger à la société locale -- un Indien *Guyaki*, un prêtre rencontré au stalag, un manouche de passage, etc. Pour l'essentiel, le désorceleur tient donc son autorité de la « force » qu'il met en œuvre devant ses clients : elle atteste à la fois son originalité (ainsi Grippon se présentant avec un corbeau perché sur son épaule, avec lequel il ne cesse de dialoguer), son inventivité, et son engagement personnel à résoudre les cas que lui apportent ses clients.

La littérature anthropologique s'est surtout intéressée aux imputations de sorcellerie : qui accuse qui de l'avoir ensorcelé et pourquoi ? Or selon mon expérience de terrain, quand un paysan bocain accuse Untel d'être son sorcier, il est déjà engagé depuis un certain temps dans une cure de désorcèlement qui vise à le sortir de la spirale de ses malheurs. C'est donc le travail du désorceleur qui constitue l'élément central de la sorcellerie bocaine : son importance a jusqu'ici échappé à l'investigation ethnographique pour des raisons qui tiennent aux conventions relatives au travail sur le terrain, comme je l'ai montré ailleurs. Dans ce travail du désorceleur, j'ai isolé la divination du cas de la famille consultante : je vous propose de débattre du dispositif mis en place par une voyante-désorceleuse avec qui j'ai longuement travaillé.

La divination

Les familles qui constituent la clientèle d'un désorceleur ne se connaissent pas entre elles : elles ne connaissent que l'ex-ensorcelé qui a fait l'hypothèse de leur état d'ensorcellement (je l'appelle « l'annonceur »), et qui les a mis en contact avec son ancien désorceleur, qui l'avait autrefois tiré d'affaire. Le désorceleur habite loin de la ferme prise de malheurs, jamais à moins de cinquante kilomètres, plutôt à soixante-dix : les consultants comme leurs devins sont ainsi protégés du flux d'informations qu'engendrerait un espace d'interconnaissance. La règle est que chacun des protagonistes d'un désorcèlement ignore à peu près tout des autres : de là l'intérêt des pratiques de divination.

Etant impotente, Madame Flora ne peut pas, comme le font ses collègues, se déplacer la nuit dans les fermes et utiliser son corps en transes comme un appareil de détection, afin d'identifier l'origine et l'intensité des « forces » supposées investir la ferme, ainsi que les lieux où des charmes pourraient être dissimulés. Madame Flora reçoit ses visiteurs l'après-midi dans la paisible salle à manger de sa petite maison de village, et elle devine les cas d'ensorcellement en s'aidant de jeux de cartes et de tarots dont elle a modifié les techniques de tirage et les procédés d'interprétation traditionnels afin qu'ils produisent une divination adéquate à la sorcellerie.

La famille consultante, comme tout un chacun, a un certain savoir relatif à la cartomancie, un savoir profane acquis soit par ses consultations antérieures sur des questions non liées à la sorcellerie, soit par le récit que des amis lui ont fait des leurs propres. Le fait de recourir à des révélations provenant de cartes et de tarots ne rencontre donc pas une incrédulité de principe, mais il est peu probable qu'ils n'aient jamais entendu parler d'une voyante qui les utilise pour le désorcèlement. Toutefois, la confiance qu'ils ont dans leur annonceur et le succès de la cure que la voyante a fait subir à celui-ci suffisent à leur faire prendre le risque d'une première consultation.

De son côté, la voyante ignore la situation des consultants, mais elle sait faire parler les cartes, et elle sait faire parler ses clients sans qu'ils en aient souvenir après coup. Enfin, elle sait quelles mesures ils devront adopter pour commencer s'ils sontensorcelés : comment elle gèrera ensuite ce changement, Flora ne le sait pas d'avance,

mais elle a une claire conscience du but à atteindre, et elle sait que cela durera quelques mois.

Le cadre des séances et leurs effets

Concrètement, un désorcèlement chez Madame Flora se présente de la façon suivante : les trois premières séances ont lieu à intervalle de neuf jours, puis le rythme devient mensuel, pendant une durée indéterminée, avec un minimum de quatre mois. La séance, qui dure environ deux heures, se passe dans la petite salle à manger de Madame Flora. Ordinairement, les époux ensorcelés consultent ensemble, souvent accompagnés de leurs enfants. Quel que soit le nombre des consultants, la séance coûte à peu près quarante euros actuels : dix pour le tirage des cartes, trente pour des cierges et des messes que la désorceleuse prétend ordonner à une certaine chapelle miraculeuse de la Vierge.

Après un bref échange de politesses, Madame Flora se met à tirer les cartes : environ une heure et quart au jeu de piquet (le jeu de cartes ordinaire) ; et trois quarts d'heure aux Grands Tarots de Mademoiselle Lenormand, un jeu de tarots figuratifs du XIX^e siècle¹. Pour terminer, la désorceleuse prescrit des rituels que les consultants doivent pratiquer une fois rentrés chez eux ; elle laisse entendre que, de son côté, lorsqu'elle est seule, elle « fait ce qu'elle a à faire » – expression bocaine pour désigner l'action magique du désorceleur.

Ce qui frappe tout de suite, quand on assiste aux séances, c'est leur caractère prodigieusement énergétique. Les ensorcelés arrivent confus, déprimés, abouliques. Dès la première séance, ils relèvent la tête. Bien que Madame Flora « voie dans le jeu » quantité de catastrophes (entre autres, elle leur indique le temps précis – et fort bref – qui les sépare de leur mort s'ils laissent aller les choses), les consultants paraissent soulagés d'un grand poids : « Maintenant, on sait où on en est ! », disent-ils en sortant. Dès la troisième séance, ils sont remarquablement toniques. Ils attendent leur séance avec impatience, la vivent avec passion et en repartent avec l'impression que leur vie est un roman ou un téléfilm. Comment la désorceleuse s'y prend-elle pour les dynamiser

¹ *Grand Jeu de société et de pratiques secrètes de Mlle Lenormand*, 54 cartes avec livret explicatif, Paris, non daté [1845], B. P. Grimaud.

ainsi, en s'aidant simplement de jeux de cartes et de son verbe ?

Souffrir d'être trop bon

Les ensorcelés se présentent comme des innocents accablés de malheurs répétés et incompréhensibles : leur santé est altérée, leurs bêtes meurent, leurs champs sont stériles, leurs enfants chétifs. Ils sont honnêtes, travailleurs, serviables, bons chrétiens, ils ne veulent et ne font que le bien : pourquoi ne leur arrive-t-il que du mal ? Comment quelqu'un peut-il leur en vouloir à mort, à eux qui sont si bons (« Nous, on a été dressés à tendre l'autre joue ») ? Ils disent et redisent de mille façons qu'ils n'ont aucun apport, aucun contact avec le mal, si ce n'est d'avoir à le subir. Et c'est de cet odieux contact avec le mal qu'ils demandent au désorceleur de les isoler.

Puisque la caractéristique principale des ensorcelés est de n'avoir plus de « force », l'objectif de Madame Flora est de leur en redonner. Comme tout désorceleur, elle sait bien où il faut aller la chercher : du côté de qui jouit d'un surplus de force, du côté de ce qu'incarne la figure du sorcier, c'est-à-dire du côté de la haine, de la violence, de l'agressivité. Mais, bien sûr, si elle exposait cela à ces phobiques du mal que sont les ensorcelés et leur déclarait : « Vous voulez être forts ? Faites comme les sorciers, soyez mauvais, salauds, envieux », elle ferait un bide. Son travail consiste donc à rebrancher les ensorcelés sur leur aptitude à la violence et au mal, mais malgré eux, et sans qu'ils y comprennent jamais rien ; à les amener à se compromettre de mille façons avec le mal, mais sans jamais le leur dire explicitement et sans exiger d'eux qu'ils le reconnaissent.

Le porte-voix du jeu

Si les clients n'y voient que du feu, c'est que Madame Flora se présente comme n'étant pour rien, ou presque, dans l'opération de voyance. Elle ne serait, en somme, que le porte-voix du jeu. Au début de la première séance, sans préliminaire, elle bat longuement le jeu de piquet, afin de démontrer à quel point elle s'interdit toute influence sur l'ordre des cartes, recommençant l'opération pour peu qu'une carte glisse du tas ou apparaisse du côté face.

Elle ordonne au chef de famille de couper de la main gauche, d'étaler douze cartes en arc de cercle, la face tournée vers la table et, cela fait, de les recouvrir chacune six

fois selon le même procédé. Grâce à quoi, lui seul sera le responsable des messages à venir : un responsable direct puisque c'est lui qui procède au tirage, en même temps qu'un responsable innocent puisqu'il utilise la main qu'il contrôle le moins.

Madame Flora compte alors : « 1, 2, 3, 4, 5 » et retourne la cinquième carte : « *Vous v'là, vous !* » (le chef de famille). « 1, 2, 3, 4, 5 : *et la v'là, vot'dame !* » « 1, 2, 3, 4, 5... *Le jeu vous dit d'espérer* », « 1, 2, 3, 4, 5 ... *Voyons ce que le valet de pique nous annonce* » : « le jeu » et le « valet de pique » délivrent donc des messages au petit collectif en présence, voyante incluse (« nous »), qui les aurait solidairement demandés et qui en attendrait ensemble la révélation. La voix de Flora présente ce nouveau protagoniste de l'interaction verbale comme une instance de parole autonome, pourvue d'une intentionnalité propre. La famille consultante ne voit de ses yeux que des cartes, des êtres inanimés auxquels les mains agiles de la voyante impriment un mouvement incessant, et auxquels elle prête sa voix pour en faire des protagonistes à part entière. (A d'autres moments, on le verra, Madame Flora réinvestit sa propre voix de protagoniste humaine de la séance, en adoptant pour marquer le passage un langage plus direct et un vocabulaire plus familier.)

La voyante poursuit : « 1, 2, 3, 4, 5... » Elle n'interprète cette carte que si elle a déjà une idée ; sinon, elle passe et compte à nouveau : « 1, 2, 3, 4, 5... ». Peu à peu, chacune des cartes retournées se trouve pourvue d'un entourage qui modifie sa signification, selon qu'elle est à sa droite, à gauche, dans une autre couche du paquet, et qui permet soit de corriger une affirmation imprudente, soit de composer un énoncé articulé. Car la métaphore de la langue s'impose ici : l'on pourrait dire que chaque carte est l'équivalent d'un mot, et une suite de cartes, d'une phrase. Mises bout à bout, ces phrases constituent un discours sorcellaire qui soit cohérent avec la tradition comme avec l'histoire singulière de cette famille ensorcelée.

Plus Madame Flora va de l'avant dans l'exploration des paquets en arc de cercle, plus sa voix se fait impérieuse. Par exemple, au bout d'une demi-heure, le chef de famille se rebelle encore contre telle « phrase » du jeu, déjà sortie deux fois. Elle le tance : « *Mais regardez-moi ce que vous m'avez mis là !* (par exemple, un neuf de pique, la mort)... *Et vous me le remettez encore ici ! Et là !* » S'il résiste néanmoins, elle tire

d'une mallette posée sur la table et présumée contenir ses « livres » de secrets sorcellaires, le jeu du *Petit cartomancien*². Les cartes de ce jeu présentent, outre une figure du jeu de piquet, une image polychrome légendée (« Mort », « Rentier », « Homme de loi », « Une nouvelle », « Méchante femme »), et des jugements sur la nature intime d'une personne ou d'une situation (« Querelles et tourments », « Flatteur dangereux », « Grand caquet »). Parmi cet ensemble d'informations, Madame Flora pointe l'élément verbal ou visuel qui conforte son point de vue, et l'assène au consultant comme une preuve absolue.

Une remarque. Au début de la séance, consultants ne voient, posés sur le tapis vert, que les jeux de piquet et la mallette fermée des secrets sorcellaires. Chaque fois que Madame Flora ouvre ce contenant et qu'elle en sort les jeux de tarots ou leurs livrets explicatifs, elle produit deux opérations d'un même coup. D'une part, elle articule la divination avec le désorcèlement. D'autre part, elle recourt à des mises en images dont le jeu de piquet, malgré l'éloquence de son « valet de pique », serait incapable.

Le jeu de piquet

Du point de vue des consultants, être assis devant le tapis vert, c'est entendre Madame Flora exprimer sans relâche les informations données par « le jeu », à la façon d'un reporter de radio couvrant un match de football : comme lui, la désorceleuse s'emploie à représenter ce qu'elle voit et entend à l'intention de ceux qui ne voient ni n'entendent.

Par définition, les cartes ont la capacité de figurer tout objet de l'univers des consultants : des êtres humains, des animaux, des végétaux, des machines ; mais aussi des pensées ou des actes ; des événements passés, présents ou à venir ; des événements réels, possibles ou simplement imaginés. Être assis devant le tapis vert, c'est donc aussi s'exposer à ce que soient mis en contact des registres qu'ordinairement l'on maintient isolés les uns des autres : une carte surgit, qui a trait à la réalité quotidienne la plus banale, immédiatement suivie de telles autres qui se rapportent à de l'imaginaire (au sens large). Entre moi et autrui, entre mes actes et mes pensées, entre mes pensées et celles de l'autre, entre celles que j'ai eues et celles que j'aurais pu avoir, entre l'accident que je

² *Art de tirer les cartes avec le Petit Cartomancien ou Petit Lenormand*, Paris, s.d. Grimaud

n'ai pas eu la semaine dernière (mais dont Madame Flora me déroule le film au ralenti) et le vêlage difficile que j'ai réussi hier, il n'y a que l'intervalle d'une carte. C'est évidemment la désorceleuse qui attribue telle carte à tel objet de mon univers, qui décide que cet as de pique suivi de ce neuf de cœur parlent de ma mort imminente, voulue par le sorcier mais heureusement écartée par mes protections magiques. Dans un autre contexte, Madame Flora aurait décidé que ces deux mêmes cartes parlent de la jalousie que provoque chez mon voisin ma splendide récolte de betteraves.

Au cours de la séance, la désorceleuse ne cesse d'interpréter les cartes : de porter sur elles des jugements d'attribution et de leur donner chair en les intégrant dans des épisodes présentés comme des reportages en direct (tous les détails sur cet accident que j'aurais dû avoir si le dessein du sorcier s'était réalisé) ou présentés comme des notations prises sur le vif (les agissements de la sorcière en train de « tripoter » ma ferme à l'instant même où je tire les cartes). Mais cette incessante activité interprétative n'est pas perceptible du fait que les messages et les spectacles sont dits provenir du « jeu », cette instance souveraine indépendante de toute volonté humaine et, en particulier, de la volonté de Madame Flora.

Les traités français de pratique divinatoire attribuent une grande importance au choix du jeu de cartes ou de tarots, au choix du mode de tirage, et ils traitent les significations convenues des cartes comme si elles contenaient par avance le destin du consultant. En réalité, le devin, en adoptant un certain jeu et un certain mode de tirage et d'interprétation s'est seulement doté d'un dispositif cognitif minimal, un quadrillage sommaire des préoccupations humaines. Son travail, lors d'une séance, va consister à construire, par approximations successives, des énoncés recevables sur la situation particulière du client. De là, une activité constante d'échange d'informations (verbales ou non) entre les deux partenaires : l'essentiel est que le consultant ne l'enregistre pas et qu'il ne s'en souvienne pas. Bien entendu, cet aspect essentiel de la situation est absent de la littérature technique sur la voyance.

Deux fonctions distinctes, pour deux lots de cartes

Pour travailler à son aise, Madame Flora s'est constitué un jeu de soixante-quatorze cartes, en mêlant deux jeux, l'un à dos bleu, l'autre à dos rouge. Ce paquet

comporte, dans les quatre couleurs (pique, cœur...), toutes les cartes à partir du six, plus deux joker. L'examen des textes de séances que j'ai enregistrées permet de dire ceci : la voyante a inventé ses propres règles d'interprétation, mais elle les respecte sans tricher ; et elle s'accorde une marge de liberté, mais nettement circonscrite. Disons, pour aller vite, qu'un lot de trente-quatre *cartes à signification obligatoire* s'oppose à un lot de quarante *cartes à signification libre*.

34 cartes à signification obligatoire : le discours de la sorcellerie

Dans ce premier lot de 34 *cartes à signification obligatoire*, Madame Flora a choisi *vingt-quatre* cartes qui constituent les supports véritables de son éloquence : ce sont les vingt qui parlent du pire (son sujet favori), et les quatre cartes qui parlent du meilleur, à savoir le triomphe des consultants, mais sous la forme du mal que ce triomphe infligera aux sorciers. Chacune de ces cartes a une signification distincte : la « maladie » ne se confond pas avec la « mort », ni l'« hypocrisie, chagrin et larmes » avec le « divorce ». Ces cartes « maléfiques » servent le goût de la voyante pour l'hyperbole, et c'est à leur propos qu'elle déploie une intensité oratoire maximale.

Les *dix autres* cartes de ce lot de trente-quatre ont une signification indistinctement favorable. Madame Flora s'en sert pour ménager la passion du bien dont souffrent ses clients et pour endormir leur résistance à l'agressivité. Elle est capable de tenir d'interminables monologues sur ces cartes « bénéfiques », en utilisant un langage approximatif et des expressions passe-partout, dans le souci manifeste d'économiser son énergie oratoire : « Bien sur votre pensée », « Grand triomphe à venir », « Vraiment, ça ne peut pas être mieux ».

Ces 34 cartes tiennent donc un discours sur le bien et le mal – le discours même de la sorcellerie : les 24 cartes qui renvoient au mal exprimant le point de vue de la désorceleuse ou le point de vue d'ensorcelés devenus combatifs et fermement décidés à rendre coup pour coup à leurs sorciers ; tandis que les 10 cartes qui renvoient au bien expriment le point de vue des ensorcelés en début de cure, ces maniaques du bien. Pour le peu que ceux-ci ont à dire (le bien, c'est bon), une seule signification suffit, même si elle est modulée dans dix cartes.

Sur l'ensemble du jeu, ces cartes énonçant le discours de la sorcellerie sont les seules que la voyante désigne par leur nom : « *Dix de pique, hypocrisie, chagrin et larmes* », « *Oh la féline, la sale voisine... la dame de carreau* ». L'apparition d'une de ces cartes exige un commentaire que la voyante peut éventuellement retarder pour tirer des effets rhétoriques intéressants de ce suspense (nous en avons vu un exemple plus haut) : jamais pourtant elle ne se permettra d'ignorer purement et simplement l'une de ces cartes à signification obligatoire. Enfin, l'apparition d'une de ces cartes n'autorise pas n'importe quel commentaire. Il est, par exemple, exclu d'entendre jamais Madame Flora déclarer, à propos d'une dame de carreau : « *Oh ! la bonne voisine que vous avez là !* » D'ailleurs, une part de la crédibilité de la voyante vient de ce que les consultants apprennent vite à repérer ces cartes (comme elle les y engage), et qu'ils vérifient, plusieurs fois par séance, avec quelle rigueur elle se tient à ses propres règles.

40 cartes à signification libre : les « pensées » des consultants

Le deuxième lot comprend quarante *cartes à signification libre*. L'apparition de ces cartes, quand elle est commentée, ce qui n'est pas toujours le cas, donne lieu soit à des énoncés inconsistants (vaguement favorables ou défavorables, faiblement informatifs), soit à des énoncés apparemment arbitraires (rien n'indique pourquoi tel énoncé commente telle carte plutôt que telle autre). Pourtant, lorsque Madame Flora retourne ces cartes, elle ne paraît ni s'ennuyer comme dans les situations où elle doit commenter l'une des 10 cartes « bénéfiques », ni s'exalter comme dans les situations où elle a eu la chance de tomber sur l'une des 24 cartes « maléfiques ». Alors que fait-elle, avec ces 40 cartes à signification libre ? Elle furete, cherche à identifier les préoccupations des consultants concernant toutes les situations de la vie quotidienne qui leur font problème : il peut s'agir aussi bien d'une rencontre inévitable avec les sorciers que d'une démarche administrative délicate ou d'une négociation avec tel dont on ignore les intentions. Ces préoccupations, Madame Flora les appelle des « *pensées* » et elle convie les clients à « demander au jeu » des éclaircissements sur chacune d'entre elles.

Le jeu comme parcours thérapeutique

Quand elle profère le discours de la sorcellerie en s'appuyant sur les cartes à signification *obligatoire*, la voyante compose exclusivement des phrases affirmatives ou

exclamatives. Par contre, quand elle furète dans le lot des quarante cartes à signification *libre* pour identifier les « *pensées* » des consultants, ses phrases sont toujours interrogatives : « En ce moment, i' y aurait qu'é'que chose qui cloche avec les porcs, c'est'i' vrai ou pas vrai ? » Quand elle émet ces hypothèses suivies de questions, la voix de Madame Flora se fait ténue, légère, aérienne, et son débit si rapide que les clients ne s'entendent pas répondre.

On pourrait dire que le jeu figure un parcours thérapeutique. Le maniement des cartes à *signification libre* permet à la voyante de convertir en « *pensées* » – en formules faciles à mémoriser – la masse informe d'affects, de situations anxio-gènes et d'épisodes traumatiques qui paralyse les consultants au début de la cure. Madame Flora ouvre alors avec les consultants une négociation séparée sur chaque « *pensée* », négociation qui prend fin quand ils admettent sans protester de l'entendre formuler dans les 24 cartes qui déploient le *discours du mal*. S'il le faut, la thérapeute est d'ailleurs assez patiente pour laisser stationner telle « *pensée* » au paradis des 10 cartes « *bénéfiques* » pendant plusieurs tirages.

Les significations des cartes dessinent ainsi des formations discursives que les « *pensées* » ont à traverser successivement pour qu'advienne le désorcèlement : chaque fois que Madame Flora exprime sous la forme d'une « *pensée* » un élément quelconque de l'univers des consultants, elle réussit une opération de symbolisation minimale ; chaque fois qu'elle transporte une « *pensée* » du discours de la vie ordinaire dans le discours du mal, elle fait à ses clients une proposition thérapeutique ; et chaque fois que ceux-ci sont capables de reprendre à leur compte cette proposition et de la mettre en acte, ils se désorcèlent.

La preuve par les grands tarots

À l'occasion du travail au jeu de piquet, toutes les questions relatives à la situation actuelle des consultants et aux avatars de leurs relations avec le sorcier ont été passées en revue, et l'ensemble des informations a déjà été résumé plusieurs fois. Madame Flora entreprend alors la consultation des Grands tarots de Lenormand. Ce travail ne vise pas à produire des informations supplémentaires, mais à imprimer dans l'imaginaire des consultants ce qui a été « vu » au jeu de piquet, en utilisant conjointement des stimuli

visuels (les dessins figuratifs des tarots) et des stimuli auditifs (le discours métaphorique de Madame Flora, les modulations de sa voix). Comme dans le travail au jeu de piquet, on tire sur les différents objets du domaine mais « le jeu », c'est-à-dire la désorceuse, répond dans une langue plus recherchée, poétique.

Du point de vue graphique, le Grand Tarot de Mademoiselle Lenormand, qui compte cinquante-deux cartes ou lames, est un jeu extrêmement complexe. Chaque lame présente les éléments suivants, en dessins polychromes : une carte du jeu de piquet en réduction (dont cette lame est censée être l'homologue), un signe astrologique, un emblème floral et, enfin, trois scènes ou « sujets », un grand et deux petits.

La seule chose qui intéresse la voyante, dans cette débauche de signes et de dessins, ce sont les « sujets ». Et encore, pas tous. Sur les 156 que comporte le jeu, elle en commente une cinquantaine : ceux-là seuls qui montrent la mort, la dévoration, l'empoisonnement, l'enlèvement, la guerre (que se font des héros de la mythologie grecque), un prodige – bref, ceux qui sont aptes à nourrir son inspiration sur la haine, la violence, la « force » et la mort du sorcier... Bien sûr, le sens qu'elle donne à ces images n'a strictement aucun rapport avec celui que leur assigne l'inventrice supposée du jeu ; et, de la mythologie grecque, Madame Flora ne retient que son expression plastique, interprétée au pied de la lettre (une action violente, un prodige...).

À partir de ces images, la désorceuse se livre à des proférations inspirées auxquelles les consultants résistent rarement. Même les plus obstinés à maintenir une certaine distance craquent devant une figure rhétorique particulièrement bien envoyée et se mettent à réclamer la mort ou des tortures sans fin pour leur sorcier. Il leur est impossible de se défendre contre l'accumulation de preuves visuelles et auditives de ce qu'ils sont menacés : menacés d'être enfoncés comme les murailles de Troie par ce « cheval emballé qui renverse tout sur son passage » ; fusillés comme ce héros devant le peloton d'exécution. Ces images passent aussi vite que des flashes publicitaires et la voix tendue de Madame Flora les complète, les déforme, les charge de significations nouvelles qui n'annulent pas les anciennes (les menaces n'ont jamais besoin d'être cohérentes pour porter). La superposition de ces flashes et de ces métaphores ne peut manquer de susciter chez le consultant un désordre d'images archaïques. Un être

inconnu de lui, qui a rompu avec la civilité et la mesure, se met alors à parler de vengeance sans merci et de mort atroce.

Comme on peut le supposer, cette partie de la séance succombe régulièrement à l'amnésie, car elle a entraîné les clients très loin dans l'acceptation (qui n'est pas pour autant la reconnaissance) de leurs vœux de mort.

Les autres éléments de la séance

Pour des raisons de temps, je ne parlerai pas de deux éléments importants, dont l'un concerne le tirage des cartes et des tarots, tandis que l'autre lui succède : ils se déroulent comme un dialogue familier en langage ordinaire.

Le premier constitue un *apprentissage des bonnes conduites*, Madame Flora explore avec ses consultants les rapports de force concrets dans lesquels la vie quotidienne les engage au moment de la consultation, et elle leur dicte le comportement correct, c'est-à-dire agressif, qu'ils devront désormais adopter. Elle mime les partenaires en cause, et fournit une réponse pour chaque éventualité, balisant ainsi avec précision le champ des possibles. Le consultant, quand il devra réellement affronter son adversaire, disposera donc d'un schème de comportement très détaillé, lui permettant aussi d'en inventer un autre, plus adapté à la situation. En cela, il est soutenu par l'idée du récit qu'il fera, la prochaine fois, à Madame Flora, et par la certitude qu'elle applaudira les bonnes réponses.

Le second élément, qui clôt la séance, est une *prescription d'actes rituels* à mettre en œuvre immédiatement, une batterie de mesures magiques de défense agressive et des prières de protection magique dont elle leur dicte le texte, en leur abandonnant la responsabilité de nommer eux-mêmes les noms des sorciers possibles. Les plus importantes de ces mesures sont enchâssées dans des récits exemplaires qui les rendront à jamais inoubliables, et qui les rattachent à la tradition sorcellaire.

Les voix de Madame Flora

En deux ou trois heures, Madame Flora se livre donc à une suite d'exercices d'une étonnante variété : le tirage des cartes au jeu de piquet en s'aidant des tarots du Petit

Lenormand ; le tirage des Grands Tarots de Lenormand ; les dialogues directs avec les consultants sur les rapports de force dans lesquels ils sont pris ; la prescription d'actes rituels, assortie de récits exemplaires. De façon inévitable, les consultants, débordés par cette profusion, perdent tout contrôle sur leur récit initial, et ils entrevoient, de façon très concrète, comment sortir de la spirale des malheurs qui les a conduits chez Madame Flora.

La pluralité des pratiques mises en jeu n'empêche pas que chaque séance ait une unité profonde : car la voix (ou les voix) de madame Flora, « prend » le consultant dès l'arrivée, et ne le lâche plus une seule seconde. Elle couvre tous les registres imaginables (le drame, la familiarité, la tendresse, la férocité...), mais surtout, elle passe de l'un à l'autre avec une souplesse sans pareille, et sans jamais laisser le consultant abandonné à lui-même. Cet enveloppement généralisé du « malade » par la voix de la thérapeute constitue un élément essentiel du « soin » qu'elle prodigue à ses consultants. De cela, il resterait à produire une analyse qui utilise conjointement les ressources de la rhétorique (l'art de l'acteur), la musicologie et la psychologie clinique.